

mais, tout se fabrique, se transforme, s'échange sur un marché mondial où les distances sont raccourcies par la révolution des transports matériels et immatériels qui s'effectue du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle aux années 1900 : du chemin de fer au téléphone, du navire à vapeur au télégraphe, de l'automobile à la presse.

Uniformisation, unification, homogénéisation sont les maîtres mots d'une époque d'horizons élargis. La planète n'a plus de secrets pour les Européens et la colonisation ouvre à la domination des nations d'Europe l'ensemble des continents. C'est aussi la mort du protectionnisme, hérité du vieux mercantilisme, le temps des décloisonnements

massifs avec le désarmement douanier généralisé (traités bilatéraux entre tous les pays d'Europe conclus sous impulsion britannique entre 1850 et 1870), tandis que circulent marchandises, capitaux, culture, information et hommes (on compte 100 millions de migrants à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle).

Plus que tout, l'intensification des échanges donne l'idée du degré de mondialisation. Une immense production agricole et industrielle se vend et s'achète alors que 90 % de la population de la planète vit dans un régime de monnaies convertibles et à valeur fixe par rapport à l'or. C'est le système de l'étalon-or. Sur ce marché mondial unique, où la rapidité des transports et l'usage des télécommunications permettent un jeu quasi en temps réel de l'offre et de la demande, chaque marchandise peut être dotée d'un prix unique, fixé dans les Bourses de commerce de Winnipeg, Hambourg ou Londres.

Dès lors, le commerce extérieur des pays européens explose : 2,5 milliards de francs pour la France en 1847 et 15 milliards en 1913 ; 13 milliards à 35 milliards pour l'Angleterre entre 1870 et 1914 ; 5 milliards à 25 milliards pour l'Allemagne aux mêmes dates. Comme l'écrivait l'économiste anglais Keynes, « l'internationalisation de la vie économique était alors à peu près complète ».

Elle est accélérée encore par la libre et massive circulation des capitaux. Sous forme d'investissements productifs, de prêts à court terme sur les marchés financiers et monétaires, d'emprunts publics souscrits par les États, l'Europe nourrit cette économie de ses placements et en retire des bénéfices considérables. Elle est le banquier du monde. Sur 44 milliards de dollars de capitaux ainsi investis sur l'ensemble de la planète, 18 milliards sont britanniques et 8,7 français.

Cette « économie-monde » n'est pas figée. Les cartes se redistribuent sans cesse dans une concurrence-compétition acharnée entre les acteurs installés et ceux qui aspirent à prendre leur place. En Europe, la France et l'Allemagne disputent l'hégémonie à la Grande-Bretagne en déclin relatif.

## GÉOGRAPHIE

## Pourquoi l'Occident a dominé le monde

David Cosandey, docteur en physique théorique, a fait paraître, en 1997, un essai à la fois audacieux et braudélien *Le Secret de l'Occident. Vers une théorie générale du progrès scientifique* (Arléa, 1997, réed. Flammarion, 2007). Il propose une explication globale et cohérente à la question de l'énigme de la domination du monde par les Occidentaux : comment expliquer que, dès le XI<sup>e</sup> siècle, on assiste en Europe occidentale à un processus quasi continu de progrès dans tous les domaines, ou presque, alors que dans toutes les autres civilisations (Inde, Chine, Japon, Amérique, Islam), rien de semblable ne peut être observé ?

Pour répondre, David Cosandey a imaginé une théorie originale, celle de la « thalassographie articulée ». Qu'entendre par ce terme quelque peu barbare ? La thalassographie, c'est un rapport entre la masse continentale et le tracé des côtes. Elle a des conséquences sur la géopolitique des continents. Une bonne thalassographie articulée permet à des États distincts de se former et de se maintenir durablement, tout en favorisant le transport par mer.

Pour David Cosandey, pas de doute, l'Europe occidentale présente la meilleure thalassographie articulée du monde. Elle bénéficie en effet d'une masse continentale importante, soudée en un seul bloc, mais avec un contour côtier extrêmement découpé. Et c'est cette géographie spécifique de l'Europe qui a permis un découpage politique plutôt stable, caractérisé par la division entre États rivaux, une économie en plein essor (dopée par la nécessité des échanges par voie maritime), une stimulation de l'invention scientifique (attisée par l'antagonisme entre les États), au contraire de toutes les autres civilisations, chroniquement victimes d'unité politique totale ou de division instable, parfois aggravées par le déclin économique.

Tout a commencé par le « miracle grec » : le monde grec était divisé en plusieurs cités, à la fois stables et rivales, ce qui a permis un spectaculaire essor commercial et économique, lui-même générateur d'une floraison des sciences et des techniques. C'est bien là la matrice du modèle de l'Occident triomphant : au-delà des apparences, les ressorts de l'innovation sont restés inchangés au fil des siècles et ce scénario, combinaison idéale d'éléments réactifs entraînant un flot de progrès scientifiques et techniques, s'est renouvelé, sous d'autres formes, pour aboutir, au XV<sup>e</sup> siècle à un mouvement d'expansion continu : initié par le Portugal (1415, prise de Ceuta), puis accéléré par la découverte du Nouveau Monde (1492) et le rôle joué par l'Espagne, le grand désenclavement du monde (voyage de Magellan, 1519-1522) marque le début de la modernité et de l'influence occidentale à l'échelle planétaire (arrivée des Portugais au Japon, 1543). Qui aurait pensé que la géographie pouvait être le « secret de l'Occident » ?

Joël Cornette